

La déferlante et l'oiseau nu

Lucie Delemer

Numéro 148, novembre 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83933ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Delemer, L. (2016). La déferlante et l'oiseau nu. *Les écrits*, (148), 105–112.

LUCIE DELEMER

La déferlante et l'oiseau nu

*Il faut encore avoir du chaos en soi
pour pouvoir enfanter une étoile qui danse.*

FRIEDRICH NIETZSCHE, *AINSI PARLAIT ZARATHOUSTRA*

Pas besoin de corps
tout est éteint
papillons morts dans un bocal
laissé ouvert

le danger dehors le silence traversé les astres surveillent
l'écorce recouvre la peau étroite

arrive la vague géante à tout engloutir
du creux à la crête
c'est là qu'elle est déposée
là
les ailes maladroites
un sommet à dominer

derrière mes barreaux draps inquiets
dans les respirations d'étoiles sans os
j'éteins des bougies

un vertige une panique derniers instants entrecoupés trem-
blements ce qui ne rattache pas au vide de l'horizon qu'elle
distingue hagarde

le souffle blanc d'une langue ficelée émotions
prisonnières
brûlure étouffée du déluge

entre des points de suspension
une ombre chinoise d'oiseau

vivante
non
elle ne s'en sortira pas

»

muette où fuir
même au dernier instant
gestes vains sur la crête

la vague défile
interminablement
déferle
ne veut pas s'écraser

un four allumé
de vapeurs envahissantes

on me répète de ne pas oublier
que je suis vivante et on me répète

de ne pas oublier que je suis vivante
ce que mes livres n'avouent pas

je ne voulais pas vieillir

∞

soudain je vois un écueil amer la transpercer

les incendies l'asphalte mouillée un glissement de terrain
son cri fracassé un cœur défenestré rend le reste sourd

membres disloqués sable entre les dents lame fatale aucune
alternative ni planche de bois aucune terre ferme proche
du ciel sur l'écume de la mémoire sur la falaise liquide sur
l'ascenseur de verre

il n'y a presque pas d'êtres

un accident un parcours
et le brouillard envahit
un navire fait naufrage

le péril réel son nom fait mal
dans cette crevasse
qui n'aime que des corps calcinés

ma main égarée vers elle

∞

avant la chute
en plein zénith
l'instant pur et enivrant

le vertige le vide l'immense le ciel l'eau qui avale tout rien
à quoi s'accrocher le pire
aucune issue de secours

l'entendre reprendre haleine je ne la crois pas
entre les ciels déchirés une existence incomplète
ses audaces crient et célèbrent

parmi les corps captifs les ossements d'oiseaux sur le sol
sombre de paysages disparus veut tout voir tout vivre tout
avalé de ces instantanés d'horizons de rêve c'est Maui ou
peut-être la Polynésie elle ne connaît pas ce pays ce continent
elle s'en fout c'est magnifique c'est beau elle en profite

le dernier voyage la migration promise

sp

n'ai pas reconnu son empreinte ni l'écume confortable
quand elle touche aux nuages
une idée des désastres : l'inédit la moindre des choses pour
la retenir

et couvrir nos corps de lambeaux
en mangeant les cailloux

aux premières loges son hurlement malade impossible
ramage avant le fracas des profondeurs le cillement de
mes paupières n'a pas d'importance comment l'épargner
la peine s'érode

les yeux ouverts
sur ce qui l'entoure

le soleil ne se couchera plus
dans ses bras de volatile

»

entends perchée sur un raz-de-marée l'adrénaline de la
cime le vacarme d'une prière païenne
d'impossibles soupirs la vague redescend tranquille

où est la mort promise

sur une plage de sable carmin la scélérate n'est plus
redoutable elle la dépose sur ses pieds

le choc de l'océan s'ouvre si doux
la faillite sans témoin
carcasse vidée d'éclats intérieurs

dans la chambre des urgences
une paix confuse
mes fatigues contre ses flancs sans plumes le plus
splendide point de vue de cette hauteur

les ombres protègent les secrets de notre espèce
dans cette noirceur
tu les confonds
avec ce que je te cache
la chute évitée
toi l'oiseau tu danseras encore

lors de mes saisons froides

la vague si haute la vue si belle la fin si proche

de la vie

non

on ne s'en sortira pas

»

minuit censure les mensonges tenaces

lumières éteintes tout ouvert

lumières éteintes

tout ouvert

nos songes portés à voix haute

clandestines

on ne se souvient plus des lieux où on n'a pas vécu

l'euphorie consommée

la houle pouvait bien nous mener sur notre île

préservée des cataclysmes

lavées d'un nouvel éclat limpide

on ne se tiendra plus loin des marées

parce que son vaisseau véritable est celui qu'elle est pour

elle-même le seul qui peut la transporter la mener où elle

veut la vague un catalyseur pour son corps

un navire prend le large vers sa destination

arrive à bon port les fossiles enfin exposés



un murmure nous réveille
dehors les rayons
démunissent

un chant un bégaiement du ciel nos membres libérés de
leurs gestes de peur que les morts s'inquiètent je t'écoute
du bout des doigts

les miroirs de la pluie ne disent pas que
la cage ouverte n'étouffe plus
la route mène
à ton sourire d'oiseau

piste à suivre passage d'exil habité par une armée entière
avant la bataille dévale la pente vers l'océan

pour me déshabiller de tes promesses j'ai lavé ton
squelette d'oiseau

éblouie par un crépuscule je repousse l'infini
seules ensemble devant les ombres
nous ferons obstacle aux astres
en fixant les charniers

